

# LA DILIGENCE

10

## ATTAQUÉE,

OU

## L'AUBERGE DES CÉVENNES,

### MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR M<sup>rs</sup>. FERDINAND, MÉNISSIER ET ERNEST;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE  
DU CIRQUE OLYMPIQUE, LE 15 NOVEMBRE 1822.

~~~~~  
PRIX : 75 centimes.  
~~~~~

PARIS,  
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,  
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE;  
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

~~~~~  
1822.

# PERSONNAGES.

# ACTEURS.



|                                                     |                                    |
|-----------------------------------------------------|------------------------------------|
| M. DE MÉRINVAL , ancien militaire . . . . .         | M. <i>Baillieste.</i>              |
| Jacques PICHARD , brigadier de hussards . . . . .   | M. <i>Franconi j<sup>e</sup>.</i>  |
| MAURICE DE SERVAL , aubergiste . . . . .            | M. <i>Édouard.</i>                 |
| Charles RAYNAU , second de Maurice . . . . .        | M. <i>Lussan.</i>                  |
| ARMAND , maréchal-des-logis de hussards . . . . .   | M. <i>Héret.</i>                   |
| DUCHEMIN , conducteur . . . . .                     | M. <i>Bunel.</i>                   |
| BERTRAND , voyageur , affidé de Maurice . . . . .   | M. <i>Naille.</i>                  |
| JOSEPH , valet d'auberge . . . . .                  | M. <i>Hyppolite.</i>               |
| Louise THEVENOT . . . . .                           | M <sup>me</sup> . <i>Franconi.</i> |
| URSULE , gouvernante de Merinval . . . . .          | M <sup>lle</sup> . <i>Tigée.</i>   |
| Voyageurs , Recrues , Gendarmes , Paysans . . . . . |                                    |

# LA DILIGENCE

## ATTAQUÉE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

---

---

### ACTE I<sup>er</sup>.

*Le Théâtre représente la cour d'une maison d'assez belle apparence ; dans le fond , une grille qui laisse voir une des rues du village ; sur le devant , une petite table sur laquelle on voit un porte-manteau et un sac d'argent.*

---

#### SCÈNE PREMIÈRE.

MERINVAL, URSULE.

As-tu bien mis dans le porte-manteau tout ce qu'il me faut ?

URSULE.

Oui, notre maître, votre habit barbeau, vos manchettes de dentelles et vos bas de soie. Je veux que vous soyez le plus beau de toute la noce.

MERINVAL.

Tu es bien fâchée de ne pas être au mariage de ta petite Louise, n'est-ce pas ?

URSULE.

Oh ! dam, oui, je l'aime de tout mon cœur, cette chère enfant ; je n'oublierai jamais le jour où le pauvre Thévenot revint de l'armée avec sa femme et son enfant ; dans quel état il était, bon dieu ! couvert de blessures, que les plus habiles médecins n'ont pu guérir ! Je me rappelle qu'il vous dit en vous voyant : « Mon capitaine, je n'en reviendrai pas, je le sens... ma femme, mon enfant vont rester sans soutien dans le monde... je vous les laisse et je meurs content !... » Vous lui avez serré la main, et la mère et la fille sont venues à la maison. Quelle brave femme, quelle jolie enfant ! ah ! j'ai eu bien du chagrin quand vous avez voulu les établir dans cette auberge des Cévennes ; on dirait que cela leur a porté malheur, elles

ont fait de mauvaises affaires , et je crois que le chagrin est plutôt cause de sa mort que l'âge et les maladies.

MERINVAL.

Le sort de Louise ne sera pas malheureux. Ce Maurice qui a acheté l'auberge , et qui a payé les créanciers , a rendu justice à ses bonnes qualités , puisqu'il l'épouse. On dit que leur mariage sera un jour de fête dans le village.

URSULE.

Quoiqu'il y ait huit lieues d'ici à Saint-Gratien , la réputation de monsieur Maurice est établie dans notre village. Il n'était pas connu dans le pays , mais il s'est montré si charitable envers les pauvres , qu'on ne l'appelle plus que le bon Maurice ; aussi le ciel le bénit , son auberge ne désemplit pas.

MERINVAL.

Oh ! sans cela je n'aurais pas voulu lui laisser épouser ma Louise... je ne l'ai jamais vu , mais sur le bien qu'on m'en a dit , j'ai donné mon consentement. Ils vont être bien étonnés de me voir arriver.

URSULE.

Je crois , monsieur , que Louise , malgré cela , ne l'épouse que par raison ! Elle aimait le pauvre Jacques Pichard , qui est mort à la guerre.

MERINVAL.

Si l'on n'avait pas apporté , il y un an , la nouvelle de sa mort , elle ne se serait pas décidée à en prendre un autre... ah ! ça , il se fait tard , et la diligence de Clermont , qui passe toujours ici à quatre heures et demie , n'est pas encore arrivée ?

URSULE.

Il y a peut-être eu quelque orage , et ça fait de mauvais chemins dans les montagnes.

MERINVAL.

Nous n'arriverons pas à Saint-Gratien avant minuit... je me présenterai à l'auberge de Maurice comme un voyageur , et je ne me ferai connaître qu'après avoir examiné toute la maison.

URSULE.

Oh ! mon dieu , j'aurais bien mieux aimé vous voir partir sur votre cheval , que de vous savoir dans une diligence , au milieu de la nuit... s'il y a des honnêtes gens dans nos cantons , il y a aussi bien des coquins.

MERINVAL , montrant son couteau de chasse.

Tiens , voici pour les coquins...

URSULE, *prenant le sac d'argent.*  
Ceci pourrait bien être aussi pour eux.

MERINVAL.

Non, parbleu, c'est la dot de ma Louise... je veux qu'elle soit aussi riche que son futur ; mille écus !... je crois bien qu'il n'a pas apporté plus que ça.

URSULE.

Où allez-vous placer cet argent ?

MERINVAL.

J'ai envie de le mettre dans le porte-manteau... je le placerais dans la paille, sous mes pieds.

URSULE.

A la bonne heure... prenez bien garde qu'on ne vous le prenne.

MERINVAL.

J'ai envie de mettre aussi dans le sac la pièce de mariage que j'ai fait faire à la ville... Ça peut se perdre, en donnant pour boire aux postillons... (*Il tire la pièce de sa poche*).  
Tiens, lis.

URSULE.

Dites, monsieur, je n'ai pas mes lunettes.

MERINVAL.

*Donné à Louise Merinval...* et de l'autre côté, le nom des époux...

URSULE.

Ah ! j'entends des chevaux, c'est sans doute la diligence...

MERINVAL.

Ma casquetette et mes gants, tu les as oubliés... va vite,  
(*Ursule sort*).

## SCÈNE II.

MERINVAL, *seul.*

Allons, allons, je me promets encore du plaisir pour demain. Je vais assurer une existence heureuse à la fille de mon vieux sergent... Je vais faire connaissance avec un brave homme... nous boirons, nous chanterons.

## SCÈNE III.

MERINVAL, JACQUES PICHARD, *arrivant à cheval, s'arrête à la grille.*

JACQUES.

Monsieur ?

MERINVAL.

Ah ! un soldat... que voulez-vous, mon ami ?..

JACQUES.

Faites-moi le plaisir de me dire si on a fait raser toutes les auberges dans ce pays ?

MERINVAL.

Mais je ne crois pas.

JACQUES.

Voilà cependant une grande lieue que je fais sans découvrir un bouchon... je suis à jeun depuis ce temps là...

MERINVAL.

Vous n'en trouverez pas avant le village prochain...

JACQUES.

Ah ! ça , il n'y a donc pas de civilisation dans ce pays-là. (*Il tourne son cheval*). Allons, l'Étuvé, un temps de galop jusque là, j'ai soif...

MERINVAL.

Dites-donc, dites-donc, hussard, voulez-vous accepter un verre de vin ?

JACQUES, *gaiement*.

Certainement, avec une bonne mine comme la vôtre on doit avoir du bon vin et le donner de bon cœur... ce n'est pas à l'auberge que je tiens, voyez-vous. (*Il descend de cheval*). Toi, reste là, tu n'es pas invité.

#### SCÈNE IV.

Les Mêmes, URSULE.

Monsieur, voilà votre casquette et vos gants... tiens, c'était donc pas la diligence.

MERINVAL.

Non, c'est un soldat qui va prendre un verre de vin ici... apporte nous du vieux... coupe une tranche de jambon.

URSULE.

Oui, monsieur, mais si la diligence arrive, il faudra que vous partiez.

MERINVAL.

Oui, ma bonne, va...

#### SCÈNE V.

MERINVAL, JACQUES, URSULE, *qui va et vient pour servir*.

MERINVAL.

Asseyez-vous, mon brave.

JACQUES.

Je n'y vois pas d'empêchement, puisque vous le permettez. Je vous dérange peut-être?

MERINVAL.

Pas du tout, je suis au contraire enchanté de pouvoir vous offrir un verre de vin... Ah! voici votre affaire. (*Ursule apporte le vin et le jambon*). Allons, commencez par le jambon, ça fait boire...

JACQUES.

Oh! je n'ai pas besoin de ça... je bois sans apprêts... Eh! bien, vous me laissez faire tout seul.

MERINVAL.

Je viens de dîner.... je pars dans l'instant...

JACQUES.

Ah! c'est vrai, vous partez, la vieille vient de le dire... il y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander où vous allez?...

MERINVAL.

Oh! pas du tout... je vais à Saint-Gratien.

JACQUES.

Tiens, et moi aussi... c'est dommage que vous vous embarquiez dans la diligence, nous aurions fait route ensemble...

MERINVAL.

Il faut absolument que j'arrive ce soir...

JACQUES.

Oh! je veux aussi arriver cette nuit!..

MERINVAL.

Seul, dans les routes qui bordent les Cévennes, c'est imprudent.

JACQUES.

Les voleurs n'ont rien à gagner avec moi, si ce n'est quelques balles, ou bien quelques coups de sabres, car je ne suis en fond que de ce côté là... d'ailleurs rien ne pourrait me retenir, voyez-vous? (*Il montre son cœur*). C'est ça qui me mène...

MERINVAL.

Ah! je vois ce que c'est; une affaire d'amour.

JACQUES.

Voilà!... à la vôtre.

MERINVAL.

Moi, je vais pour un mariage.

JACQUES.

C'est pas tout-à-fait la même chose... ah! ça, qu'est-ce donc qui se marie à Saint-Gratien... je suis de là, moi...

MERINVAL.

Louise.

JACQUES.

Louise?..

MERINVAL.

Thévenot.

JACQUES, *qui allait boire, pose son verre.*

J'aimerais autant un boulet de canon, que cette nouvelle là?..

MERINVAL. .

Buvez donc!..

JACQUES, *avec un soupir,*

Non, tenez ça ne passe plus.

MERINVAL.

Qu'avez-vous donc?..

JACQUES.

Oh! rien, c'est qu'il y a dans le monde un brave garçon à qui elle avait promis fidélité! il ne méritait pas ça, il l'aime, ah!...

MERINVAL.

Vous voulez dire qu'il l'aimait... car depuis qu'il est mort...

JACQUES.

Ah! laissez donc mort, c'est pas à moi à qui il faut dire ça... il est parbleu bien vivant...

MERINVAL.

Il y a plus d'un an que cette nouvelle est arrivée ici... c'est M. Charles, un ami de M. Maurice, celui qui épouse Louise, qui a apporté l'extrait mortuaire de Jacques Pichard, tué à l'armée.

JACQUES.

Par exemple, mais c'est une abomination.

MERINVAL.

C'est pourtant comme je vous le dis, j'ai vu l'acte; il est signé du colonel du régiment.

JACQUES.

Ah! ça, je crois que vous voulez rire... avec votre acte... c'est moi qui suis Jacques Pichard.



MERINVAL.

Vrai... ah ! ça, vous n'êtes donc pas mort ?

JACQUES.

Dam, qu'en pensez-vous ?

MERINVAL.

Mais cet acte mortuaire ?

JACQUES.

Est-ce qu'on ne peut pas revenir sur un acte comme ça ? vous dites que c'est un ami du particulier qui l'a apporté, mais si c'était une frime pour tromper Louise.

MERINVAL.

A quel propos... Charles a été militaire... c'est en revenant de l'armée qu'il a apporté...

JACQUES.

Ah ! il revient de l'armée... morbleu, s'il a été sur le champ de bataille... il a dû m'y rencontrer et savoir que Jacques n'a pas peur... nous débrouillerons cette affaire là ensemble.

MERINVAL.

Et puis Maurice est un honnête homme.

JACQUES.

Il a beau être honnête, ça ne prouve pas que je suis mort.

MERINVAL.

Non, sans doute, mais il a pu être trompé...

JACQUES.

J'ai bien envie de retourner au régiment... mais non, je veux parler avant à ce Charles, c'est lui qui est cause que Louise va en épouser un autre; triple escadron, j'irai à St.-Gratien.

MERINVAL.

Vous avez sans doute des parens à y voir.

JACQUES.

Je n'ai plus que des cousins... j'ai tout perdu !.. ah ! si mon pauvre père vivait, il lui dirait bien son fait à mademoiselle Louise.

MERINVAL.

Il y a plus d'une Louise dans ce monde !..

JACQUES, *avec sensibilité.*

Non, il n'y en a plus pour moi... c'est égal, j'irai à St.-Gratien... elle me verra à l'église, à la noce... au bal, je serai toujours là, devant elle, comme un reproche en uniforme...

*La Diligence.*

MERINVAL, *à part.*

Ce garçon m'intéresse , et si cela n'était pas aussi avancé...

SCÈNE VI.

MERINVAL, JACQUES, URSULE, DUCHEMIN, *le*  
*conducteur*, BERTRAND.

URSULE.

Monsieur , voilà enfin la diligence...

DUCHEMIN.

Bonjour , M. de Mérialval ; nous sommes un peu en retard , n'est-ce pas , mais ce sont les mauvais chemins... il y a du tirage en diable , demandez à monsieur , qui est parti avec moi de Clermont.

BERTRAND.

Je n'ai jamais voyagé par un aussi mauvais temps.

MERINVAL.

Diable , je vous plains , vous devez être fatigué... allons , Duchemin , prenez mon porte-manteau.

BERTRAND.

Vous êtes un homme de précaution ; il paraît joliment garni.

MERINVAL, *riant.*

Mais oui... avec les mille écus et les petits cadeaux qu'il contient , je ne le donnerais pas encore pour quatre mille francs.

BERTRAND, *à part.*

Mille écus!.. c'est bon, joints à la recette du percepteur...

URSULE.

Vous le mettez sous les pieds de monsieur , entendez-vous ?

DUCHEMIN.

Oui , la mère.

JACQUES, *qui a bridé son cheval.*

( *Au conducteur* ). Dites donc , camarade , voulez-vous bien me permettre que j'allume ma pipe. ( *à part* ). Je peux bien dire que je fume sous tous les rapports ; adieu , monsieur de Mérialval , nous nous reverrons à St.-Gratien. Allons , l'Étuvé , demi tour à droite , par un , au galop. ( *il part* ).

SCÈNE VII.

Les Mêmes , excepté JACQUES.

MERINVAL.

Allons , monsieur Duchemin , partons.

DUCHEMIN.

Un moment, j'attends la recette du percepteur de votre arrondissement.

BERTRAND, à part.

Et moi aussi...

MERINVAL.

Ah ! cela va nous retarder encore.

DUCHEMIN.

Oui, mais ça fera que nous aurons une escorte, et par le temps qui court, ça peut nous être utile... nous avons des bois, des bas-fonds... on ne sait pas ce qui peut arriver.

URSULE.

Toutes ces précautions là, ne sont pas rassurantes...

DUCHEMIN.

N'ayez pas peur... il y a vingt-cinq ans que je roule sur le grand chemin... c'est tout au plus si j'ai été arrêté dix fois.

URSULE.

Voyez-vous, comme c'est consolant.

### SCÈNE VIII.

Les Mêmes, le Percepteur des contributions, *apportant la recette*, deux Gendarmes *le suivent*.

UN GARÇON.

Monsieur Duchemin, les chevaux sont attelés, le percepteur vient d'apporter sa recette, les voyageurs vous attendent pour partir.

MERINVAL, à Ursule.

Adieu, ma bonne Ursule, je serai de retour jeudi, de bonne heure.

URSULE.

Oui, monsieur ; soyez le moins longtemps possible... enfoncez votre bonnet sur vos oreilles...

DUCHEMIN.

Allons, partons.

*Le Percepteur, Duchemin, Bertrand, et monsieur de Merinval sortent pour aller rejoindre la diligence ; Ursule et les domestiques suivent.*

### CHANGEMENT.

*Le théâtre change et représente un carrefour de la forêt. Un poteau indique le nom des quatre routes qui se croisent dans le valon.*

## SCÈNE IX.

ARMAND, Soldats, MAURICE et CHARLES, *cachés derrière les arbres.*

*Au changement, les soldats sont assis sur le gazon ; un cantinier leur distribue de l'eau-de-vie. A droite et à gauche, différentes scènes qui caractérisent le tableau d'une halte militaire.*

ARMAND.

Ah ! ça , enfans , la marche forcée que nous avons faite depuis ce matin , nous a obligés à nous arrêter ici , vous avez encore dix minutes à vous reposer... il faut au moins une heure et demie pour arriver à St.-Gratien , et il n'y a pas à dire , il faut avoir gagné notre étape.

CHARLES, *caché.*

Je voudrais les voir à tous les diables.

ARMAND, *au trompette.*

Nous allons boire la goutte. Toi , sonne pour nous assurer que tout le monde est présent.

LE TROMPETTE.

Il n'y a que faire, maréchal-des-logis, ils sont tous au poste.

CHARLES, *caché.*

Vont-ils rester longtemps ici ?

ARMAND, *croyant répondre au trompette.*

Je t'ai dit dix minutes.

CHARLES.

Merci... ils nous auraient dérangés, retirons-nous un peu.

*Le maréchal-des-logis distribue de l'eau-de-vie aux soldats ; après différentes scènes militaires , le détachement se dispose à se mettre en marche.*

## SCÈNE X.

Les Mêmes, JACQUES.

*Jacques, endormi sur son cheval, traverse le théâtre.*

ARMAND.

Tiens, un hussard du régiment... il dort, ma foi... c'est Jacques ! ( *il va au-devant du cheval* ). Arrête là !.. arrête là ! là , là , là. ( *musique* ).

JACQUES, *se réveillant en sursaut, tire son sabre.*

Qu'est-ce que c'est que ça !.. ah ! coquins. ( *Musique. Il court sur eux, et les reconnaît à l'instant où il va les sabrer* ).

Comment c'est toi, Armand. (*Musique. Jacques descend de cheval*). Il ne s'en est guère fallu que je t'aie passé mon sabre au travers du corps... j'en aurais été fâché après, vrai.

ARMAND.

Comme tu charges sur les amis, toi...

JACQUES.

Il paraît que je dormais... tu m'as éveillé... j'ai pensé que c'était quelques voleurs, et ma foi je taillais... mais que fais-tu donc ici?

ARMAND.

Nous sommes en remonte... notre étape est à St.-Gratien... nous sommes un peu en retard; et des cavaliers à pied, ça ne va pas vite... et toi, où vas-tu?

JACQUES.

J'ai eu un congé pour aller me marier; c'est à St.-Gratien que ça devait se faire.

ARMAND.

Est-ce manqué?

JACQUES.

Je le crois, c'est un peu de ma faute: il y a deux ans que je n'ai pu écrire à la demoiselle...

ARMAND.

Et tu crois qu'elle t'attend?

JACQUES.

Moi, je croyais qu'on pouvait compter sur une fille comme sur un régiment d'hussards le jour d'une bataille: mais la fidélité a manqué à l'appel. Et dire qu'il n'y a pas une salle de police pour les femmes qui oublient leurs amans...

ARMAND.

C'est que dans c'te légion là, il n'y a pas beaucoup de discipline, mon vieux.

JACQUES.

La demoiselle n'est, peut-être pas aussi coupable qu'on pourrait le croire... on a apporté dans le village la nouvelle que j'étais mort.

ARMAND.

Et qui donc a pu apporter une pareille nouvelle?

JACQUES.

On dit que c'est un particulier qui demeure à St.-Gratien; qu'il y a deux ans qu'il est revenu de l'armée; vous sentez

bien qu'il y aura un coup de sabre, et que si j'ai besoin d'un témoin, c'est vous que je choisirai.

ARMAND.

Je ne m'éloignerai pas, tout s'arrangera pour le mieux. Allons, Jacques, pas de chagrin; de la gaiété; voyons, chantons la petite chansonnette, cela vaudra mieux.

JACQUES.

Chante toi, si tu veux, quant à moi je déchante.

ARMAND.

Eh! bien, je vais commencer.

*Air : Du village voisin. ( Boyeldieu ).*

Dans les hussards, quand j' partis pour la guerre,  
 J'avais besoin de plus d'une leçon;  
 Mon capitaine, qu'était un bon garçon,  
 Me dit, v'là comment il faut faire:  
 Quand le tambour bat,  
 Marcher au combat;  
 Le courage froid, l'esprit gai, l'âme fière;  
 Puis presser l'ennemi,  
 Dont l' cœur a frémi;  
 Malgré son caou,  
 Bon, bon, bon, bon, bon, bon,  
 Du sabre le frappant,  
 Pan, pan,  
 Pour défendr' son roi, n' venir jamais trop tard,  
 Voilà, mon enfant, v'là c' que c'est qu'un hussard.

Mais du combat revient-il couvert de gloire,  
 L' gosier à sec et le corps tout poudreux,  
 Il faut d'abord songer au malheureux;  
 Mais aussi, d'abord il faut boire.

Vite à l'indigent,  
 Donner son argent,  
 Puis d'un vieux tonneau, percé par la victoire,  
 A la rond' morbleu,  
 Pour éteindre le feu,  
 Buvant coup sur coup,  
 Glou, glou, glou, glou, glou, glou,  
 Chanter joyeux r'frain,  
 Tin, tin, tin, tin, tin, tin,  
 Du vin, des succès, des bienfaits prendr' sa part,  
 V là mon enfant, v'là c' que c'est qu'un hussard.

Mais la nuit commence, allons, partons.

JACQUES.

Nous allons faire route ensemble, cela me distraira, car j'ai du noir dans l'âme.

*Le détachement se met en route et prend la route de Saint-Gratien. Jacques le suit en tenant son cheval par la bride.*

## SCÈNE XI.

MAURICE , CHARLES , *sortant du taillis.*

CHARLES.

Ils sont partis ; Maurice n'arrive pas ; mais j'entends du bruit... le voilà enfin ; arrive donc , Maurice , tu te fais bien attendre.

MAURICE.

Nous avons au moins une heure à nous , et sous cet habit de chasseur , je ne suis pas fâché d'examiner le terrain , afin de disposer notre monde.

CHARLES.

Es-tu bien sûr que la recette de l'arrondissement d'Issoire soit dans la diligence qui va passer.

MAURICE.

Je n'en puis douter... tiens , écoute la lettre que j'ai reçue de Bertrand. (*lisant*). » Si je ne suis pas revenu plutôt , c'est » que j'ai voulu attendre le départ d'une diligence dont la » cargaison nous fut profitable. Jusqu'à présent , il n'est parti » d'ici que des officiers ou des comédiens , tout cela ne valait » pas le diable pour nous... j'espère que cette fois tu seras satisfait , la diligence contient , outre la recette du percepteur » d'Issoire , un grand nombre de voyageurs aisés. Adieu , » nous passerons par le carrefour , surtout ne vas pas te tromper , et dans la chaleur de l'affaire tirer sur ton camarade » Bertrand. »

CHARLES.

Et tu es bien décidé à enlever la recette malgré le danger.

MAURICE.

Assurément , nous n'avons fait jusqu'à présent que de pauvres opérations... celle-ci doit être profitable et périlleuse. Peut-être cinq ou six voyageurs ; il faudra de la vigueur , et nos gens s'habitueront aux coups de fusil.

CHARLES.

Je crois qu'ils aiment mieux les affaires qui se passent sans brûler une amorce.

MAURICE.

Ecoute , nous les verrons agir , et tôt ou tard nous nous débarrasserons des lâches ; ceux là ne nous conviennent pas et ne seraient bons qu'à nous compromettre. Tu penses bien que je n'ai pas acheté l'auberge des Cévennes pour passer ma vie à

servir les lourds paysans des environs. Je trouve une porte ouverte à la fortune, j'en veux profiter. Ma position dans le pays est excellente; sous une apparence de bonhomie et de générosité, je me suis fait de nombreux amis, et ce n'est assurément pas le bon aubergiste Maurice qu'on soupçonnera des expéditions qui se feront dans la contrée.

CHARLES.

Je ne crains que les révélations; on peut saisir un des nôtres... l'intimider...

MAURICE.

Alors, si nous sommes surpris, nous n'attendrons pas le jugement; je tiens à une famille que j'ai déjà assez déshonorée, et quoique mon nom soit changé, on pourrait apprendre que j'ai fait une mauvaise fin... deux balles éviteront toute explication et finiront l'affaire.

CHARLES.

C'est mettre les choses au pis, j'espère bien que nous nous en tirerons mieux...

MAURICE.

Et moi aussi. Dans le cas où nous réussirions et lorsque nous aurons acquis une petite fortune... nous passerons les Cévennes et nous irons vivre en pays étranger... ma petite Louise me suivra.

CHARLES.

Elle ne paraissait pas d'abord fort disposée à t'épouser.

MAURICE.

Non, elle conservait un reste d'amour pour un jeune garçon du village... pour ce Jacques pour lequel tu as fabriqué cet extrait mortuaire... et que nous n'avons jamais vu, mais aussitôt qu'elle a été convaincue qu'il n'existait plus, elle s'est décidée à m'épouser...

CHARLES.

Oui, elle a pensé qu'un riche vivant, valait mieux qu'un pauvre diable mort... ah! ça, dis donc, nos camarades sont là.. il est temps, je crois, de donner le signal...

( *Il tire un des coups dont son fusil est chargé* ).

## SCÈNE XII.

*Aussitôt on voit déboucher par tous les points de la forêt des hommes vêtus de différentes manières. Ils sont tous armés.*



MAURICE.

Mes amis , la diligence ne peut tarder à arriver ici... Je vais vous disposer de façon à assurer le succès de notre expédition.

*Charles et Maurice mettent des grandes redingottes grises et des barbes qui les rendent méconnaissables. Maurice place les bandits dans toutes les directions, derrière les arbres, à côté des rochers, couchés à terre; on entend bientôt le bruit des pesantes roues de la diligence.*

## SCÈNE XIII.

*La diligence paraît sur le théâtre. Charles, placé sur un petit monticule, ajuste le postillon, qui tombe frappé d'une balle. Les chevaux sont effrayés, plusieurs bandits les saisissent à la bride, le conducteur est jeté à bas du cabriolet, un gendarme est abattu d'un coup de feu, l'autre se défend longtemps, mais enfin il est terrassé. Quatre bandits croisent leurs fusils sur la portière de la voiture; monsieur de Mérival s'élançe, se jette sur Charles, qui pare difficilement les coups qu'il lui porte. Maurice le met en joue et l'atteint à la jambe; le vieillard tombe, les brigands se jettent sur lui; on s'est emparé des coffres. Tableau.*

*Fin du premier acte.*

## ACTE II.

*Le théâtre représente la cour de l'auberge des Cévennes; au fond, des palissades, une grande porte; la campagne et des montagnes au loin; une grande porte sur le côté gauche.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

( *Le jour commence à poindre* ).

MAURICE, en costume d'aubergiste, CHARLES.

MAURICE.

Cinq heures viennent de sonner, tout repose encore dans l'auberge; allons donc, Charles, point de paresse.

CHARLES.

Parbleu, tu en parles fort à ton aise; il me semble que nous avons assez travaillé hier, pour prendre un peu de repos aujourd'hui.

*La Diligence.*

MAURICE.

Le succès n'a-t-il pas couronné nos efforts au-delà de nos espérances ?

CHARLES.

On voit bien que tu n'as pas couru, comme moi, le risque d'être envoyé dans l'autre monde par cet enragé de voyageur.

MAURICE.

D'un coup de feu , je t'en ai débarrassé.

CHARLES.

Nos camarades sont-ils contents ?.

MAURICE.

Ils seraient bien difficiles , je leur ai partagé presque toute la prise ; je n'ai réservé pour nous que la dépouille de ton enragé... un sac de quelques mille francs tout au plus , qui est maintenant en sûreté... il est temps d'ouvrir aux voyageurs , et d'accueillir ces malheureux qui ont établi ma réputation de bienfaisance.

CHARLES.

A si bon marché... ah ! coquin , tu étais bien digne de nous commander... mais ne crains-tu pas qu'enfin on ne finisse par concevoir des soupçons ?

MAURICE.

Sois tranquille... tu sais bien que tous nos camarades ont un état ; après une affaire , ils rentrent chez eux , se remettent à exercer leur métier , et il ne reste plus aucun vestige d'association.

JACQUES , *arrivant à l'auberge.*

Holà ! hé ! la maison.

MAURICE.

Mais , voici quelqu'un , vas voir nos amis , il est toujours bon d'entretenir chez eux le feu sacré.

## SCÈNE II.

MAURICE , JACQUES , ARMAND.

JACQUES.

Allons , allons , la fille , la maison , l'hôte , à déjeuner , morbleu.

MAURICE.

Qu'il y a-t-il pour votre service , messieurs , je suis Maurice , le maître de cette auberge.

JACQUES.

Ah ! vous êtes monsieur Maurice , le plus honnête auber-

giste de cet arrondissement , à ce que l'on dit ; et bien , monsieur Maurice, vous avez entendu, tout ce qu'il y a de meilleur.

MAURICE.

Vous ne pouvez pas mieux tomber ; j'ai fait hier de très-bonnes spéculations , et ma maison est aujourd'hui bien garnie.

ARMAND.

Va donc pour ce qu'il y a de meilleur.

JACQUES.

On dit que vous avez un certain vin de Cahors , qui monte joliment à la tête , et surtout quand il est servi par une certaine Louise...

MAURICE.

Vous la connaissez... eh ! bien , je vais vous l'envoyer... on va vous servir à l'instant. ( *Il sort* ).

### SCÈNE III.

JACQUES, ARMAND, Un Valet d'auberge.

ARMAND.

Ah ! ça , cette Louise que nous allons voir , est celle dont tu m'avais parlé ?

JACQUES.

Juste , c'est dans cette auberge que Louise demeure ; c'est là , à cette même place , où nous allons déjeuner , qu'elle m'avoua , il y a sept ans , que j'avais su toucher son cœur ; il est vrai de dire , qu'à cette époque , j'étais plus beau garçon qu'à présent.

ARMAND.

Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vue ?

JACQUES.

Depuis que je suis parti pour l'armée...

ARMAND.

Ah ! diable , mon brave camarade , il a passé de l'eau sous le pont depuis ce temps là.

JACQUES.

Aussi , je n'ai pas grand espoir ; il n'y a plus qu'une chose qui m'amène ici , tu sais , c'est l'homme à l'extrait mortuaire.

LE VALET.

Vous êtes servi , messieurs.

JACQUES.

Allons , à table... à ta santé , mon ancien... figure-toi , que depuis mon retour , personne ne m'a encore reconnu ; ce n'est

pas là l'embaras , à mon départ j'avais l'air si gauche , si novice , mais depuis , tout cela a bien changé de front.

ARMAND.

Il n'y a rien tel que les casernes et les bivouacs pour former un jeune homme et lui donner les belles manières.

JACQUES.

Tiens , je ferai même le pari que Louise ne me reconnaîtra pas. Cette moustache , et puis la fumée de la poudre , ça vous noircit le teint... ( *Montrant son cœur* ). Il n'y a que ça qui n'est pas changé , huyons...

ARMAND.

C'est ça , pas de tristesse , et si ta Louise est une bonne fille... j'entends du bruit...

JACQUES.

C'est elle... je ne tremblais pas autant à ma première bataille.

## SCÈNE IV.

Les Mêmes, LOUISE.

ARMAND.

Allons donc , ma belle enfant , savez-vous que le matin il n'y a rien de si mal sain que de boire sans manger ; voilà déjà une bouteille que nous avalons par distraction , en attendant le solide.

LOUISE.

Je vous demande pardon , messieurs , de vous avoir fait attendre ; j'ai voulu veiller moi-même votre déjeûner.

ARMAND.

C'était inutile , la petite mère , vous avez des yeux qui donnent assez d'appétit... ventre-bleu , l'ami , je t'en fait mon compliment , elle a la peau douce et blanche comme du satin.

JACQUES.

C'est possible , camarade , je le savais avant toi.

LOUISE.

Mais , monsieur le soldat , est-ce que vous n'avez pas faim ?

JACQUES.

Moi , mademoiselle , c'est selon.

LOUISE.

Comme il me regarde.

ARMAND.

Dis-donc , elle n'a pas l'air de te reconnaître ?

JACQUES.

C'est peut-être parce que tu es-là.

ARMAND.

Ça veut dire que tu voudrais que je fisse un demi-tour... à la tienne, et pas de jalousie, parce que, vois-tu, fut-elle cent fois plus belle, plus jolie... c'est la maîtresse d'un camarade... et suffit.

LOUISE.

Vous parlez bas, messieurs, ma présence vous gêne peut-être ; si vous avez besoin de moi, vous m'appellerez.

JACQUES.

Non pas... non pas... depuis que je vous vois, il me semble que j'ai un poids de moins sur l'estomac.

LOUISE.

Vous êtes bien honnête.

ARMAND.

Si vous étiez une bonne fille, vous vous mettriez à table et vous déjeuneriez avec nous.

JACQUES

Il paraît que le camarade va recommencer.

ARMAND.

Mais, qu'entends-je?... eh ! c'est l'appel pour le pansement, il faut que je parte.

JACQUES.

Ah ! c'est bien heureux... jamais trompette n'a sonné plus à propos.

ARMAND.

Je n'ai pas achevé, mais c'est égal, les chevaux doivent passer avant tout ; vite le coup de l'étrier... à la réussite de tes projets, le hussard... à vous, la belle. Tu sais où est le logement, si par hasard tu trouves ton homme et que tu aies besoin de moi, tu verras que je suis un bon enfant.

## SCÈNE V.

JACQUES, LOUISE.

JACQUES.

Nous voilà seuls, allons, Jacques, du courage... qu'on est bête quand il faut faire marcher le sentiment.

LOUISE.

Ah ! ça, monsieur le soldat, à la manière dont vous y allez, vous ne ferez pas grand tort au déjeuner.

JACQUES.

Ma foi, s'il faut vous parler franchement, j'ai le cœur trop gros pour manger.

LOUISE.

Vous avez donc du chagrin ?

JACQUES.

Jè n'en avais pas hier à pareille heure , mais depuis que j'ai appris bien des choses , et que je suis entré dans cette auberge !..

LOUISE.

Est-ce que vous avez été malheureux dans notre auberge !

JACQUES.

Malheureux... non , au contraire , mais , tenez , en m'asseyant à cette table , où j'ai bien souvent déjeûné avec un bon garçon qui venait ici tous les jours , il y a sept ans , j'ai senti là quelque chose qui m'a coupé la respiration.

LOUISE.

Il y a sept ans ! seriez-vous par hasard Thomas , l'ami intime de Jacques Pichard ?

JACQUES.

Tiens , elle me prend pour Thomas ; ah ! ça , je ne me ressemble donc plus du tout.

LOUISE.

On dit dans le pays que vous ne l'avez jamais quitté.

JACQUES.

Ni jour , ni nuit ; au surplus , qu'est-ce que cela pourrait vous faire ?

LOUISE.

Ah ! monsieur , ne me reconnaissez-vous pas ? ne vous rappelez-vous pas cette Louise qui lui avait donné son cœur , et qu'il aimait tant autrefois ?

JACQUES.

Oui , autrefois , comme vous dites , mais à présent...

LOUISE.

Ah ! détrompez-vous , le souvenir de Jacques ne sera jamais effacé de mon cœur.

JACQUES.

Mais , si Jacques n'était pas mort.

LOUISE.

Que dites-vous ?

JACQUES.

Si après avoir perdu , grâce à la guerre , ses traits si doux , il se présentait devant vous , avec une paire de moustaches ?

LOUISE.

Se pourrait-il ? quels soupçons !

JACQUES.

S'il vous disait : Louise, je vous aime toujours, vous m'avez donné votre cœur, je viens le réclamer.

LOUISE.

O ciel, ne me trompez-vous pas ; Jacques, Jacques, est-ce toi que je revois ?

JACQUES.

Oui, ma chère Louise, c'est ton pauvre Jacques qui est devant toi.

LOUISE.

Ah ! mon cher Jacques, pourquoi n'êtes vous pas arrivé plutôt ?

JACQUES.

Qu'est-ce que cela peut faire, puisque ma Louise m'aime toujours.

LOUISE.

Si vous saviez ?

JACQUES.

Expliquez-vous.

LOUISE.

Aussitôt que votre acte mortuaire eut été apporté ici, Maurice voulut m'épouser ; monsieur Merinval lui-même me pressait fortement dans ses lettres, moi seule je résolus d'attendre six mois, en promettant à Maurice, qu'au bout de ce temps, je lui donnerais ma main.

JACQUES.

Eh ! bien ?

LOUISE.

Il y a un mois que le délai est expiré, et Maurice a tellement pressé les choses...

JACQUES.

Achevez !

LOUISE.

Le contrat a été signé hier.

JACQUES.

Misérable Charles.

LOUISE.

Grand dieu !.. voici Maurice :

SCÈNE VI.

Les Mêmes, MAURICE.

MAURICE.

Ah ! ça , mais , mon brave , vous êtes diablement longtemps à déjeuner .

JACQUES.

C'est possible , et puis il n'y a rien qui me force à me presser , je causais avec cette belle enfant .

MAURICE.

Cette belle enfant sera aujourd'hui ma femme , et je n'aime pas que l'on cause si longtemps avec ma future .

JACQUES.

Comment , vous êtes jaloux , monsieur Maurice ?

MAURICE.

Jaloux ou non , j'ai le droit . . .

JACQUES.

Le droit ?.. si quelqu'un ici a le droit de... mais ne m'en faites pas dire plus que je ne veux .

MAURICE.

Que voulez-vous dire ?

JACQUES.

Je veux dire que... voilà de quoi vous payer , je reviendrai chercher le reste ; à revoir , monsieur Maurice .

SCÈNE VII.

MAURICE , LOUISE , Un Valet .

LE VALET .

Ah ! not' maître , v'là la diligence qui arrive dans le village... elle a été attaquée en route... plus de postillon , il y a des morts , des blessés ; hommes et bêtes , ils sont dans un état à vous fendre le cœur... les v'là qui entrent dans la cour ; sont-ils faits !

LOUISE.

Que vois-je , monsieur de Merinval , grand dieu !

SCÈNE VIII.

MAURICE , CHARLES .

CHARLES.

Qu'ai-je entendu , monsieur de Merinval ? celui que tu as renversé d'un coup de feu à la jambe .



MAURICE.

O ciel ! s'il allait me reconnaître.

CHARLES.

Silence ! les voici.

## SCENE IX.

Les Mêmes , MERINVAL , DUCHEMIN , BERTRAND.

DUCHEMIN.

Allons, messieurs, prenez un peu de repos dans cette auberge ; vous y serez parfaitement bien. Maurice, faites prendre soin de mes voyageurs ; quant à moi, je vais faire réparer la diligence, que ces misérables bandits ont mis dans un désordre de tous les diables, et je vais aussi faire ma déclaration auprès des autorités, pour qu'on se mette à la poursuite de ces coquins. A revoir, monsieur Merinval, il faut espérer que votre blessure ne sera pas dangereuse.

MERINVAL.

Ma bonne Louise, je voulais te causer une surprise.

LOUISE.

Vous êtes blessé ?

MERINVAL.

Rassure-toi, ce n'est qu'un coup de feu qui m'empêchera de marcher pendant quelque temps ; les voleurs, apprenant sans doute que tu allais te marier, se sont chargés de nous donner le bal en route, et nous voilà ; mais où est donc ton futur ?

LOUISE.

Eh ! bien, Maurice, que faites-vous là ! au lieu d'offrir vos soins.

MAURICE.

Je vous laissais faire d'abord...

MERINVAL.

Ah ! ça, mon cher, si vous ne venez pas ici, je n'irai pas vous chercher, d'abord.

MAURICE.

Monsieur...

MERINVAL.

Embrassez-moi donc ? que diable, sans vous avoir jamais vu, je sens que je vous aime de tout mon cœur.

MAURICE.

Je suis sauvé !

*La Diligence.*

MERINVAL.

Mais, qu'avez-vous donc ? vous paraissez agité.

MAURICE.

Moi... c'est possible, l'émotion que m'a fait éprouver votre accident.

MERINVAL.

Votre attachement me touche, et je voudrais le récompenser ; je vous apportais la dot de Louise, et je venais signer au contrat ; il n'y a plus que la signature qui me reste. Figurez-vous qu'ils m'ont tout pris en chemin. (*à Bertrand*). N'est-ce pas, monsieur ?

MAURICE.

Tiens, c'est le voisin Bertrand ; comment, vous êtes aussi dans la voiture... je ne vous reconnaissais pas.

BERTRAND, *bas à Maurice*.

Ah ! coquin... nous avons joliment mené cela... j'espère que tu as mis ma part de côté.

MAURICE, *bas à Bertrand*).

Sois tranquille. (*A Merinval*). Monsieur, vous ne pouvez croire que la dot...

MERINVAL.

Je sais bien, parbleu, que vous ne tenez pas à l'argent, mais ce n'est pas tout ; non, seulement je ne vous en apporte pas, mais il faut que vous m'en prêtiez jusqu'à demain.

MAURICE.

Comment...

MERINVAL.

Mes braves compagnons de voyage, qui sont comme moi sans le sou, ont encore 50 lieues à faire, et sans votre obligation, ils courraient les risques de mourir de faim en route.

MAURICE, *troublé*.

Ah ! monsieur Merinval, vous me voyez désolé, mais j'ai été obligé, pour les frais de la noce, de disposer de tous mes fonds, je ne puis...

LOUISE.

Vous vous trompez, Maurice, vous avez quelques rentrées, car j'ai vu ce matin, dans l'armoire de votre chambre, de l'argent qui n'y était pas hier.

MAURICE, *avec embarras*.

C'est vrai, je l'avais oublié ; je cours le chercher : ah ! quel plaisir d'obliger son bienfaiteur.

SCÈNE X.

Les Mêmes , JACQUES.

JACQUES.

Où est-il donc , monsieur Merinval ?

MERINVAL.

Ah ! c'est vous , mon ami.

JACQUES.

Que viens-je d'apprendre ? comment vous avez été attaqué par ces maudits coquins , et ils vous ont blessé ; c'est bien dommage que je ne me sois pas trouvé là , mille bombes ; je vous les aurais sabré , mais c'est égal , comme on dit : ce qui est dif-féré n'est pas toujours perdu.

MERINVAL.

Je vous remercie , mon ami , peut-être qu'une autre fois vous serez plus heureux et moi aussi.

JACQUES.

Heureux , moi je ne le serai que quand j'aurai trouvé mon homme à l'extrait mortuaire.

MERINVAL.

Comment , vous pensez encore à cela ; eh ! que voulez-vous , mon ami , vous êtes arrivé un peu trop tard.

JACQUES.

Oui , on a bien raison de dire : les absens ont toujours tort.

MERINVAL.

J'espère que vous resterez quelques jours avec nous , et que monsieur Maurice se fera un plaisir de vous recevoir.

JACQUES.

Je ne le voyais pas , car rien que sa présence me fait prendre mon congé ; adieu , monsieur Merinval.

SCÈNE XI.

Les Mêmes , LOUISE , DUCHEMIN.

LOUISE , *apportant un sac d'argent.*

Tenez , monsieur Merinval , prenez , et si vous en voulez encore , ne vous gênez pas.

MERINVAL.

Mille francs , c'est tout ce qu'il me faut.

DUCHEMIN.

Allons , messieurs , la diligence est réparée , nous allons bien-tôt repartir.

MERINVAL.

Tenez, Duchemin, voilà de l'argent; vous prêterez à ces messieurs tout ce qu'ils voudront, je vous charge de régler cela avec eux, et si la somme n'est point épuisée, vous me rapporterez le reste en repassant à St.-Léonard.

DUCHEMIN.

Soyez tranquille, nous sommes en fond maintenant; tout est à peu près réparé, et quand vous voudrez vous remettre en route... nous arriverons peut-être sans mauvaise rencontre, on a pas toujours du malheur. Vite, messieurs, en voiture; bonjour, monsieur Merinval, bonjour, Maurice; dans trois jours je repasse par ici. (*les voyageurs sortent avec Duchemin*)

LOUISE.

Bon voyage.

MERINVAL.

Voyons ce que j'ai gardé. (*il compte*). Vingt, quarante, soixante, quatre... que vois-je? est-ce un songe? la pièce de mariage que j'avais mise dans le sac destiné à Louise.

LOUISE.

Qu'a-t-il donc? souffririez vous davantage?

MERINVAL.

Non, non, laissez-moi... comment peut-elle se trouver ici? où avez vous pris cet argent?

LOUISE.

Je vous l'ai déjà dit, dans la chambre de monsieur Maurice.

MERINVAL.

Grands dieux, quel affreux mystère! en cachant mes soupçons, tâchons de les éclaircir.

## SCÈNE XII.

MERINVAL, MAURICE, LOUISE, CHARLES.

MAURICE, à *Merinval*.

Est-ce qu'en attendant la fête et le notaire, qui ne doit pas tarder à arriver, vous n'allez pas vous reposer un instant dans l'appartement qui vous est destiné?

MERINVAL.

Non, je souffre, j'ai besoin d'air; tandis que Louise ira s'habiller pour la fête, j'espère que vous voudrez bien me tenir compagnie.

MAURICE.

De tout mon cœur... quelle sévérité! aurait-il quelques doutes?

## SCÈNE XIII.

MERINVAL, MAURICE.

MAURICE, *à part.*

Voyons jusqu'ou peuvent s'étendre ses soupçons. (*haut*)  
Ah! monsieur Merinval, faut-il que ce soit en venant faire mon  
bonheur...

MERINVAL.

N'ayez pas plus de chagrin que moi, Maurice; dans cette  
vie, nous sommes tous plus ou moins exposés à des évènements  
fâcheux; ce n'est pas la victime du noir complot des hommes  
qui est le plus à plaindre; malheur à celui qui emprunte les  
traits de la vertu pour cacher ses crimes: tôt ou tard il est dé-  
masqué; et sans espoir de pardon, il reste livré pour jamais  
à la justice divine et à l'exécration des hommes... Ursule m'avait  
bien dit que la forêt était infestée de brigands. En avez-vous  
entendu parler vous, Maurice?

MAURICE.

Mais... oui... monsieur, ils sont d'autant plus à craindre  
qu'on a jamais pu les découvrir.

MERINVAL.

Il existe dans la forêt, un certain carrefour très-dangereux,  
le connaissez-vous?

MAURICE.

Oui, quelque fois... en allant à la chasse...

MERINVAL.

C'est là que nous avons été attaqués, c'est là qu'une main  
inconnue m'a frappée... c'est là que le ciel a voulu m'éprouver  
en m'exposant, pour prix d'une bonne action, à devenir vic-  
time du plus odieux des forfaits.

MAURICE.

Grand dieu!

MERINVAL.

C'est lui.

MAURICE.

Plus de doute, je suis perdu.

MERINVAL.

Qu'avez vous donc?

MAURICE.

Rien... rien... mais j'oubliais que l'heure s'écoule... le no-  
taire tarde bien à venir, vous me permettez... adieu, monsieur,

je suis à vous dans un instant. (*à part*). Allons avertir nos amis et surveillons toutes ses actions.

SCÈNE XIV.

MERINVAL, *seul*.

C'est Maurice, son trouble était visible, et pour qu'il ne puisse échapper à la justice, renfermons dans mon sein l'émotion qui m'agite.

SCÈNE XV.

MERINVAL, LOUISE.

LOUISE.

Me voilà, mon parrain... votre blessure ?

MERINVAL.

Ah ! ma chère Louise, que votre présence me fait de bien, Maurice me quitte.

LOUISE.

Il est sans doute allé tout préparer pour la cérémonie.

MERINVAL.

La cérémonie ! elle ne se fera pas.

LOUISE.

Que dites vous ?

MERINVAL.

Non, ma vie dut elle en dépendre, je ne sacrifierai pas ma Louise à un monstre tel que Maurice.

LOUISE.

Maurice un monstre !..

MERINVAL.

Frémissez, Louise ! il est mon assassin.

LOUISE.

Lui ! grand dieu !

MERINVAL.

Je n'en saurais douter, l'argent que vous m'avez apporté m'a été arraché cette nuit, et faisait partie de votre dot.

LOUISE.

Qui peut vous convaincre?..

MERINVAL.

Cette pièce de mariage que je vous destinais, et que je viens de trouver dans ce sac.

LOUISE.

Ciel !

MERINVAL.

Ce n'est pas tout, l'entretien que je viens d'avoir avec lui m'a trop éclairci ; son trouble, son hésitation... qu'a-t-il fait hier soir... vous a-t-il quitté ?

LOUISE.

Hier soir?... attendez donc... grand dieu ! oui... il est sorti, et n'est rentré que fort avant dans la nuit.

MERINVAL.

Plus de doutes !..

LOUISE.

Le malheureux !

MERINVAL.

Ne vous troublez pas, pour démasquer le crime, il faut de la prudence.

LOUISE.

Que dois-je faire ?

MERINVAL.

Silence ! on nous observe, le voyageur avec qui je me suis lié en route, n'a pas encore quitté l'auberge, lui seul peut nous servir.

## SCÈNE XVI.

MERINVAL, MAURICE, LOUISE, CHARLES,  
un Valet, toute la noce.

LE VALET.

Madame Louise, v'là nos voisins qui ont voulu joindre leurs félicitations aux nôtres, en attendant qu'ils viennent demain célébrer vot' mariage avec ce bon monsieur Maurice.

( *Entrée du Ballet* ).

LOUISE.

Mes bons amis, combien je suis sensible...

MERINVAL.

Arrivez donc, monsieur Maurice, nous n'attendons plus qu'après vous. ( *à Bertrand* ). Et vous, monsieur, puisque vous êtes de ce village, vous voudrez bien assister aux noces de ma filleule. ( *bas à Bertrand* ). J'ai quelque chose à vous dire.

BERTRAND, *à Maurice*.

Il veut me parler en secret.

CHARLES.

Ne le perds pas de vue.

( *BALLET* ).

MAURICE.

Mes bons amis, l'heure s'avance, monsieur Merinval doit avoir besoin de repos. C'est demain la noce, vous avez besoin vous-mêmes de vous réserver.

MERINVAL, à *Bertrand*.

Nous sommes ici dans la demeure de notre assassin... allez prévenir la force armée, et remettez ce billet.

BERTRAND.

Heureuse confiance !

LOUISE.

Appuyez-vous sur moi.

BERTRAND, à *Maurice*.

Monsieur Merinval sait tout.

MAURICE.

Je suis reconnu, il périra.

*Fin du deuxième acte.*

## ACTE III.

*Le théâtre représente une des salles de l'auberge.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MERINVAL, LOUISE, MAURICE, CHARLES.

CHARLES, *bas à Maurice*.

Il n'y a plus personne dans la maison ; nous sommes maîtres de monsieur Merinval. Parles-lui comme si tu n'avais aucuns soupçons ; il ne se doutera de rien, nous en aurons meilleur marché.

MAURICE, *de même*.

Si ce n'était la crainte de Louise, ce serait déjà fait.

LOUISE.

Etes-vous réchauffé ? allons, mon parrain, un pen de gaité.

MAURICE.

Louise a raison. Est-on comme ça la veille du mariage de ses amis ?



MERINVAL.

La fatigue... le sommeil...

MAURICE.

Ah ! si ce n'est que cela, vous allez vous coucher bientôt... quand nous aurons soupé s'entend.

MERINVAL, *à part.*

Si ce voyageur, à qui j'ai remis le billet, ne m'envoie pas du secours, ma mort est certaine.

MAURICE.

Eh ! bien, ma petite Louise, souperons-nous bientôt ?

LOUISE.

Dans un instant, vous êtes bien pressé !

MAURICE.

Là ! là ! comme vous me traitez ; que sera-ce au bout d'un an de mariage ?

LOUISE.

Si nous pouvions gagner du temps jusqu'à ce que l'on arrive.

CHARLES.

Allons, mademoiselle Louise, votre souper doit être prêt, je vais le chercher.

MAURICE.

Et moi je vais à la cave.

LOUISE.

Tenez, voici la clef.

MAURICE.

Bien, j'apporterai du bon, monsieur Merinval. (*Il fait quelques pas vers la porte, revient et dit à part*). Si je la laissais avec lui, il pourrait l'instruire. (*haut*). Louise, prenez cette lumière et venez m'éclairer.

## SCÈNE II.

MERINVAL, *seul.*

La présence de Louise les retient encore ; leur crime serait exécuté, s'ils ne redoutaient de le commettre devant elle... je ne les forcerai pas par ma résistance à révéler leur secret à cette pauvre fille, sa mort suivrait la mienne. Mais aucun secours n'arrive ; si du moins j'avais pu faire part à Jacques... mais il est peut-être parti.

*La Diligence.*

SCÈNE III.

MERINVAL , LOUISE , MAURICE , CHARLES.

CHARLES , *apportant un plat.*

Allons , nous pouvons nous mettre à table... arrivez donc , Maurice.

MAURICE , *revenant de la cave.*

Monsieur Merinval , je crois que le vieux vin vous remettra de vos fatigues.

LOUISE.

D'où viennent ces gâteaux ?

MAURICE.

C'est Charles qui les a apportés de la ville.

LOUISE , *à Merinval.*

Vous serez auprès de moi... venez , appuyez-vous... je vous soutiendrai autant que je pourrai.

MERINVAL.

Bonne Louise.

LOUISE , *bas à Merinval.*

Ne mangez que ce que je vous servirai... (*haut*). Mon parrain , un peu de ceci , cela ne vous fera pas de mal.

MAURICE , *à Charles.*

Versez donc , Charles.

LOUISE , *arrêtant Merinval prêt à boire.*

( *à Maurice* ). Buvez donc , monsieur , pour donner l'exemple. ( *après qu'ils ont bu* ). C'est bien cela ! allons , mon cher parrain.

CHARLES.

Ces gâteaux paraissent excellens ; tenez , en voici un qui a bonne mine.

LOUISE.

Vous êtes bien honnête , vraiment , vous donnez à mon parrain un gâteau brûlé... et vous en prenez un qui fait envie à voir... Je vais réparer votre impolitesse. ( *à Charles* ). Mangez donc ? vous trouviez qu'il avait si bonne mine.

CHARLES.

Mademoiselle Louise a raison , ce gâteau est brûlé.

LOUISE , *bas à Merinval.*

Je ne m'étais pas trompée.

MAURICE.

Allons, monsieur Merinval, il est l'heure de prendre du repos.

MERINVAL.

Je vous demande la permission de rester encore un instant ici auprès du feu.

MAURICE.

J'en ai fait allumer dans votre chambre... vous y serez beaucoup mieux.

MERINVAL, *à part.*

Mon sort est décidé.

LOUISE.

Où allez vous loger, mon parrain ?

MAURICE.

Dans le pavillon de la cour.

LOUISE.

Pourquoi si loin ?

MAURICE.

Parce que c'est le plus beau logement de toute la maison.

CHARLES.

Je vais vous conduire à votre appartement.

LOUISE.

J'y vais aller, monsieur Charles.

CHARLES.

C'est inutile, il pleut, il faut traverser la cour.

MAURICE.

Non, restez, Louise. Bonsoir, monsieur Merinval.

MERINVAL.

Adieu, ma bonne Louise !

LOUISE.

Adieu, mon parrain... il est perdu !

( *Charles emmène Merinval* ).

#### SCÈNE IV.

MAURICE, LOUISE, JACQUES, *frappant à la porte.*

LOUISE.

Nous viendrait-il du secours !

MAURICE.

Qui diable est là, à cette heure ?

LOUISE.

Ouvrez donc, monsieur Maurice. (*répondant*). On y va, on y va.

MAURICE.

Qui est là ?

JACQUES.

Hussard !

LOUISE.

C'est Jacques, bonheur inespéré !

MAURICE.

Je ne puis vous loger.

JACQUES.

Ouvrez, ou j'enfonce la porte.

MAURICE.

Quel fâcheux contre-temps ; un instant, on va vous ouvrir, vous, Louise, allez dans votre chambre, et n'en sortez que d'après mes ordres.

LOUISE.

Mon dieu, veille sur lui. (*on frappe*).

MAURICE.

On y va, on y va.

## SCÈNE V.

JACQUES, MAURICE.

JACQUES.

C'est bien heureux ! j'espère qu'il y a assez longtemps que je suis en faction à votre porte.

MAURICE.

(*A part*). Il est seul. (*haut*). Que désirez-vous ?

JACQUES.

Vous me reconnaissez bien, je crois.

MAURICE.

Certainement.

JACQUES.

Oui, mais vous ne savez pas mon nom.

MAURICE.

C'est vrai.

JACQUES.

Eh ! bien, je suis Jacques Pichard.

MAURICE.

Comment... vous êtes Jacques ?

JACQUES.

Oui, monsieur Maurice, et bien vivant, malgré un certain acte mortuaire...

MAURICE.

On l'a apporté, il est vrai dans ce pays, et j'ai cru comme bien d'autres...

JACQUES.

Mais moi, je ne l'ai jamais cru, et je viens ici pour couper les oreilles à un certain Charles, que l'on dit être de votre connaissance.

MAURICE.

De ma connaissance ; on vous a trompé, mon camarade.

JACQUES.

D'abord, je ne suis pas du tout votre camarade ; et je vous déclare que je ne sors pas d'ici que votre monsieur Charles n'ait tâté de ma lame.

MAURICE.

Finissons cette conversation.

JACQUES.

Ah ! diable, vous le prenez sur ce ton, eh ! bien, tant mieux ; si je ne puis trouver mon homme, je n'aurai pas perdu mon temps ; vous devez m'entendre, et si cela peut vous être agréable, il ne tient qu'à vous de vous débarrasser d'un rival.

MAURICE.

A quoi vous décidez-vous ?

JACQUES.

Je suis tout décidé, j'attends votre Charles.

## SCÈNE VI.

Les Mêmes, CHARLES.

CHARLES.

Qui me demande ?

JACQUES.

Ah ! vous voilà, l'homme à l'extrait mortuaire.

CHARLES.

Que voulez-vous dire ?

JACQUES.

Je veux dire que c'est vous qui m'avez tué sur du papier timbré, et que je suis curieux de savoir si vous m'expédiez aussi bien sur le terrain.

CHARLES.

Expliquez-vous ?

JACQUES.

Je suis Jacques Pichard ; je viens vous demander raison du faux extrait mortuaire que vous avez inventé pour moi... je veux en faire un pour vous qui soit bon et valable.

CHARLES, *troublé*.

Raison ? comment l'entendez-vous ?

JACQUES.

Comment je l'entends... à coups de sabre, morbleu... vous dites que vous avez été soldat... vous ? ce n'est pas vrai, car vous n'auriez pas fait un faux.

MAURICE.

Monsieur, vous oubliez que vous êtes chez moi.

JACQUES.

Chez vous ? eh ! bien, sortons.

MAURICE.

A l'heure qu'il est. (*bas*). Gagne du temps.

CHARLES.

Demain matin, monsieur, je suis votre homme.

JACQUES.

A la bonne heure... mais comme il est tard pour aller chercher gîte ailleurs, je vous déclare que je ne sors pas d'ici ; faites-moi donner de l'eau-de-vie, du feu pour ma pipe, un coin dans l'écurie pour mon cheval ; quant à moi je suis bien partout.

MAURICE.

Mais...

JACQUES.

Il n'y a pas de mais ; j'espère que dans une auberge, en payant, on est libre.

MAURICE.

Allons, monsieur le hussard, puisque c'est ainsi, je vais vous loger de mon mieux.

JACQUES.

J'aime quand on est raisonnable.

MAURICE.

Allons, monsieur Jacques, venez.

JACQUES, à Charles.

A demain.

CHARLES, à part.

Avant, peut-être.

MAURICE.

Vas trouver nos amis, et dis leur de se tenir prêts.

### CHANGEMENT.

*Le Théâtre représente la cour de l'auberge. A droite, un pavillon isolé avec une fenêtre : à gauche, les palissades qui ferment la cour ; dans le fond, une écurie où sont plusieurs chevaux, celui de Jacques est sur le devant ; au-dessus de l'écurie, un grenier.*

### SCÈNE VII.

MERINVAL, MAURICE, *entrant une lanterne à la main.*

MAURICE.

Ce maudit hussard a failli déranger nos projets ; sans doute monsieur Merinval dort... je l'entends marcher... il ne repose point encore...

MERINVAL, *dans le pavillon.*

J'ai laissé trop entrevoir mes soupçons ; seul, sans armes, toute résistance est impossible, et pas de secours ! prenons nos précautions, enfermons-nous.

MAURICE.

Si je pouvais m'emparer de cette clef.

MERINVAL.

On a touché à la serrure, je suis surveillé.

MAURICE.

Jé la tiens... Charles tarde bien à venir ; enfin, le voilà.

MERINVAL, *à la fenêtre.*

On a ouvert la porte de la cour, je suis perdu.

### SCÈNE VIII.

Les Mêmes, CHARLES.

MAURICE.

Eh ! bien ?

CHARLES.

Nos amis sont prévenus. Tiens, voici un baril de poudre que nous avons pris dans la diligence ; je l'apporte chez toi, afin qu'il soit plus en sûreté.

MAURICE.

Bien, dépose-le sous cette paille.

CHARLES.

Monsieur de Merinval ?

MAURICE.

Il ne dort pas encore, mais j'ai la clef, la voici...

( *Charles monte à l'escalier* ).

MERINVAL, *bas*.

On approche... si je pouvais gagner du temps... (*haut*).  
Allons, couchons-nous, les évènements de cette journée, mes douleurs... j'ai besoin de repos.

CHARLES.

Bon !

MERINVAL.

La cérémonie se fera demain de grand matin.

MAURICE, *à Charles*.

Se couche-t-il ?

CHARLES.

Oui.

MERINVAL.

Éteignons ma lumière...

CHARLES.

Il ne peut plus nous échapper.

MAURICE.

Tiens, prends cette clef... tu m'entends ?

CHARLES.

Sois tranquille.

( *Charles marche vers le pavillon ; il annonce qu'il va frapper Merinval, mais les chevaux se battent dans l'écurie et réveillent Jacques, qui paraît à la lucarne du grenier* ).

## SCÈNE IX.

Les Mêmes, JACQUES.

JACQUES, *à la lucarne*.

Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est que tout ce tapage là ? je parie que c'est l'Étuvé qui fait encore des siennes.



CHARLES.

Diable ! cet enragé de hussard...

MAURICE.

Maudit contre-temps !

JACQUES, *qui est descendu dans la cour.*

Tiens, vous voilà, vous autres ?

MAURICE.

Nous avons entendu du bruit, et nous étions inquiets.

JACQUES.

Vous avez cru qu'il y avait des voleurs dans votre auberge, on en a tant parlé depuis ce matin. Mais non, c'est l'Étuvé qui cherche dispute à ses camarades de lit ; c'est que, voyez-vous, nous sommes les deux plus mauvaises têtes du régiment... Ah ! dites-moi donc, en parlant de mauvaises têtes, si nous terminions notre affaire pendant que nous voilà... allons, en deux temps... sur la hanche.

CHARLES.

Non, c'est pour demain.

MAURICE.

C'est convenu, pour demain, nous allons nous coucher ; ainsi, faites-en autant.

JACQUES.

Quant à moi, c'est différent ; puisque me voilà ici, j'y reste... l'Étuvé pourrait bien recommencer ; d'ailleurs, il ne fait pas très-chaud dans votre grenier ; tenez, j'aperçois justement le plus joli petit lit...

MAURICE.

Mais, vous n'y pensez pas, coucher sur cette paille.

JACQUES.

Ça ne sera pas la première fois ; j'en ai vu bien d'autres.

( *Il arrange la paille.* )

MAURICE, *bas à Charles.*

Que faire ?

CHARLES, *de même.*

Je ne sais comment maintenant accomplir notre dessein.

MAURICE.

Il faudrait trouver un moyen.

CHARLES.

Je n'en vois qu'un... aussitôt que Jacques sera endormi...

MAURICE.

Il est dangereux.

*La Diligence.*

CHARLES.

C'est égal , je m'en charge.

MAURICE , à Jacques.

Allons , puisque vous préférez rester , j'y consens ; bonsoir , mon brave.

JACQUES , à Charles.

Dites donc , je vous réveillerai de bonne heure , l'homme à l'extrait mortuaire.

## SCÈNE X.

JACQUES , seul.

Je crois bien que je ne dormirai pas beaucoup... allons , l'Étuvé , sois bien sage , nous sommes de vieux amis... tu aimes bien ton pauvre Jacques... Tu lui as toujours été fidèle , tu ne fais pas comme mademoiselle Louise ; à propos , je ne l'ai pas vue en entrant dans l'auberge , elle était sans doute couchée... elle dort... pendant que moi... tiens ! voilà-t-il pas que je pleure comme un imbécille.. allons , Jacques , il faut l'oublier. Mais ce monsieur Merinval , je suis fâché de ne l'avoir pas vu... c'est un brave homme , couchons-nous sur cette paille et tâchons de dormir , peut-être que je rêverai que je suis heureux. Tiens , qu'est-ce que c'est que cela ? un baril d'eau-de-vie ? non , c'est de la poudre ; est-ce que par hasard l'honnête Maurice ferait la contrebande... au surplus , ça ne me regarde pas , il va me servir pour faire la tete de mon lit , c'est un vrai oreiller de soldat.

## SCÈNE XI.

MERINVAL , JACQUES , LOUISE.

( *Merinval est à la fenêtre , Jacques est couché* ).

MERINVAL.

Je n'entends plus rien , tout est calme ; Maurice aurait-il renoncé à son dessein ? cependant s'il croit être reconnu par moi , ma mort est nécessaire à sa sûreté ; quelle cruelle position !...

LOUISE.

Je n'étais trompée , on ne me suit point... les monstres !.. j'en suis encore glacée d'horreur... si Jacques est resté dans l'auberge , nous sommes sauvés.

MERINVAL.

Je ne me trompe pas , c'est Louise.

LOUISE.

On a prononcé mon nom , je tremble.

MERINVAL, *appelant.*

Louise , Louise , c'est moi.

LOUISE.

Monsieur Merinval, parlez bas ; si l'on nous entendait, nous serions perdus... silence ! j'entends du bruit.

JACQUES, *qui réve.*

Allons , l'Étuvé , en route...

LOUISE.

Oh ! bonheur , c'est Jacques... Jacques , Jacques.

JACQUES.

Qui va là , mille bombes , ah ! c'est vous , Louise.

LOUISE.

Mon cher Jacques , nous n'avons d'espoir qu'en vous.

JACQUES.

Comment ?

LOUISE.

Nous sommes dans un repaire de brigands , Maurice est à leur tête ; ils ont juré la perte de monsieur de Merinval.

JACQUES.

Les misérables , il faut les sabrer... où est monsieur de Merinval ?

LOUISE.

Dans ce pavillon.

MERINVAL, *dans le pavillon.*

C'est vous , mon brave Jacques , ah ! ne n'abandonnez pas.

JACQUES.

Moi , vous abandonner ? ces misérables m'extermineront plutôt , sortez de ce pavillon.

MERINVAL.

Je suis enfermé.

JACQUES.

Il faut enfoncer la porte.

LOUISE.

Arrêtez , le bruit que vous faites pourrait nous perdre.

JACQUES.

Vous avez raison... attendez...

LOUISE.

Puisse le ciel vous inspirer.

JACQUES.

Louise , vous avez du courage.

LOUISE.

Je suis prête à tout faire.

JACQUES.

Eh ! bien , je vais vous aider à franchir les palissades ; vous irez trouver le maréchal-des-logis , qui commande le détachement , vous lui direz que je suis dans le plus grand danger , et qu'il vienne avec ses hussards ; quant à moi , je reste ici près de monsieur Merinval . je vous en répons sur ma tête. ( *Allant au pavillon* ). Monsieur Merinval , ne craignez rien , j'ai mes pistolets dans mes fentes.

## SCÈNE XII.

CHARLES , MAURICE , ensuite JACQUES.

CHARLES , *arrivant avec Maurice*.

Il dort , faut-il frapper ?

MAURICE.

Non , il me vient une idée ; nous accuserons le hussard d'être l'auteur de la mort de monsieur de Merinval , et nous sommes doublement vengés.

CHARLES.

Tu as raison , excellente idée ; allons au pavillon. ( *Charles va ouvrir la porte du pavillon* ).

JACQUES.

Misérable !

( *D'un coup de pistolet , Jacques étend Charles sur les marches du pavillon. Jacques poursuit Maurice* ).

## SCÈNE XIII.

MERINVAL , *sortant du pavillon*.

Le bruit a cessé , Jacques aurait-il succombé sous le fer de ce misérable ! et ne pouvoir le secourir... j'entends du bruit.

## SCÈNE XIV.

MERINVAL , JACQUES.

JACQUES.

Triple escadron , il m'a échappé.

MERINVAL.

Mon cher Jacques, êtes-vous blessé ?

JACQUES.

Blessé ? non, mais cet enragé de Maurice a profité de l'obscurité pour éviter mes coups, il n'en est pas de même de celui-ci. Pas de doute que Maurice va revenir avec du renfort.. et Louise n'arrive pas.

MERINVAL.

Que faire ?

JACQUES.

Attendez... j'ai là un moyen pour les contenir ; vous avez été soldat ? vous ne devez pas tenir à quelques années de plus ou moins ; quant à moi, comme un boulet peut m'expédier d'un jour à l'autre, ça m'est fort égal ; les voici, je vais me mettre en mesure, afin de les bien recevoir ; j'ai là un baril de poudre pour les rafraîchir...

### SCÈNE XV.

Les Mêmes, MAURICE, puis le Détachement de Hussards.

JACQUES

Halte là ! ou nous allons faire le grand voyage ensemble.

MAURICE.

O rage ! nous sommes perdus !

*Combat, Mêlée, Tableau, etc., etc.*

### SCÈNE XVI.

MERINVAL, JACQUES, LOUISE.

*Tableau général.*

MERINVAL, à Jacques.

Mon cher Jacques, c'est à toi que je dois la vie. (*Montrant Louise*). Voilà ta récompense.

JACQUES.

J'avais bien raison de dire que je n'étais pas mort.

F I N.